

L'imparfait de l'indicatif

Francine Allard

Numéro 127, novembre 2010

Dilemme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61808ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, F. (2010). L'imparfait de l'indicatif. *Moebius*, (127), 63–66.

FRANCINE ALLARD

L'imparfait de l'indicatif

Parler ou garder le silence ?

Le soleil était tenace, cet après-midi-là. Ses yeux souffraient du feu qui les brûlait comme si quelqu'un tenait une loupe entre lui et le ciel. Une brûlure qui ne le dérangeait pas beaucoup, puisque c'était la dernière fois qu'il regardait le soleil en face sans ses lunettes fumées. Devant lui, comme dans un clip à Musique Plus, une jeune femme se coiffait en regardant par la fenêtre du building d'en face le temps qu'il faisait avant de s'engouffrer dans l'ascenseur pour aller dîner. Il la trouvait jolie, lui qui ne regardait les jeunes filles que pour leur donner un conseil ou avant de les diriger vers la personne qui les aiderait au CLSC de Verdun. Il ne regardait plus les filles parce qu'il avait trop souffert de leurs moqueries, de leur impatience, de leur médiocrité. Et qu'aucune n'avait su plaire à sa mère.

Celle-là qui se coiffait au centre du cadre de la fenêtre aurait pu être la jeune fille de Vermeer ou de Cézanne ; il le saurait s'il avait le temps de consulter son livre sur les peintres mais il devait terminer ce qu'il avait convenu de faire depuis deux semaines.

La jeune fille disparue, la vitre immense se couvrit du bleu du ciel et devint aussi liquide que la mer de Grèce où il avait passé ses vacances dix années auparavant.

Chaussés ou pieds nus ?

Il avait enlevé le combiné de son socle pour ne pas recevoir d'appels pendant qu'il exécutait la chose la plus décisive qu'il ne s'était jamais accordé de faire. Il avait retiré

ses chaussures. *Mon dieu que la semelle est difforme. Je dois marcher les pieds par dedans puisque le caoutchouc ne s'est pas usé partout de la même manière. Maman m'a toujours dit que j'étais né les pieds croches. Mais elle n'a mangé que du chocolat aux cerises durant toute sa grossesse. Elle s'en est toujours vantée comme d'une bonne action alors que moi, le fœtus obèse, je poussais avec les pieds croches. S'il n'y avait eu que cela.*

Avec ou sans sa mère ?

Elle était éteinte comme la peau de son visage. Aussi grise qu'une vieille souris, craquelée, sortie des griffes d'un chat rappelé par son maître sur le palier de sa demeure. Elle fumait cent cigarettes par jour et toussotait en écrasant son dernier mégot dans le cendrier plein. Elle y mettait souvent le feu qu'elle laissait brûler en brassant la cendre. Un jeu. Papier, ciseau, allumette, comme lorsqu'il était petit garçon.

Il avait enlevé sa montre puisque l'heure n'avait, elle non plus, pas tellement d'importance.

Une montre avec un bracelet de cuir mou. Il ne l'aimait pas beaucoup, mais les bracelets de montre en métal lui rendaient la peau du poignet vert-de-gris et de petites cloques surgissaient sous le cercle qui menait ses aiguilles rondement, martelant les secondes dans un léger cliquetis saccadé.

Il avait congelé le beurre, le pain, et même le fromage qui restaient sur l'armoire de la cuisine.

La nourriture coûtait cher et elle pourrait quand même être utile à quelqu'un. Il avait arrosé ses plantes pour contrer la sécheresse des calorifères à l'eau chaude qui pompaient sous l'allège de la fenêtre. Il avait nettoyé la salle de bains, essuyé le dentifrice qui avait laissé des coulisses bleutées dans le lavabo, ramassé les cheveux qui s'étaient une fois de plus détachés de son crâne à la Marceau.

J'habite ou j'habitais ?

Il avait attrapé un *post-it* jaune et avait griffonné son nom. Puis il l'avait roulé en boule et l'avait jeté dans la corbeille, s'en était pris un autre et cette fois, avait écrit : *j'habite le 1611.*

Il aurait pu écrire l'adresse de sa mère ou celle de Louis. Mais en écrivant *j'habite le 1611*, il n'y aurait aucune ambiguïté.

Il aurait, bien sûr, pu écrire *j'habitais le 1611* puisqu'il avait décidé qu'il n'y reviendrait pas de sitôt, mais il avait choisi l'indicatif présent plutôt que l'imparfait. Pour lui, cette distinction revêtait une grande importance. Peut-être voulait-il appeler ou revenir après tout. Après tout ce qu'il avait lu dans son petit catéchisme.

Rester ou y aller enfin?

Il ouvrit la porte qui donnait sur une petite terrasse de béton. Le soleil était encore plus chaud que tout à l'heure. En bas, des douzaines de jeunes femmes, toutes pareilles à celle qui se coiffait dans la fenêtre, ressemblaient à d'étranges poupées de papier, leurs petites jambes les menant l'une à la banque, l'autre à l'Hôpital de Montréal pour enfants à deux pas, et d'autres encore vers le restaurant le plus près. Il n'avait pas faim. Il avait bien déjeuné. Un sandwich au jambon et du fromage suisse. Quelques olives et un 7-Up. Deux cigarettes.

Il avait fini de regarder en bas. La parade qui s'animait à l'heure du dîner s'était arrêtée comme si la musique avait cessé subitement. Il essuya, avec sa main, le dessus de la petite table pliante qui avait passé l'hiver sur la terrasse, et il grimpa sur le parapet en s'appuyant sur le mur de briques, salies par la présence tenace d'un couple de pigeons, puis, après avoir respiré une longue bouffée de l'air printanier, il sauta. Il sauta. Quinze, quatorze, treize, douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six... Il ne vit pas les cinq derniers étages. Il avait fermé les yeux. Une jeune secrétaire poussa un cri. Un toit de voiture se fracassa. Un corps rebondit sur le macadam de la rue Tupper.

Allô Police arriva en premier mandé par une quelconque *commère de bas étage*, c'est le cas de le dire.

Puis une voiture de police suivit quelques minutes plus tard. On se rassembla autour de lui. On l'accusa d'avoir échoué sur le toit d'une Mercedes. On pleura même. Que des inconnus.

Puis sa mère arriva, brisée comme un vieux morceau de pain sec. Elle reconnut les pieds qui dépassaient de la bâche bleue qu'on avait déposée sur son fils. Elle sut ce jour-là de fin de mars que sa vie à elle venait de s'achever.

Oka, le 21 septembre 2010